

«ÉVITER DE SE TOURNER LE DOS»



Ce numéro fait la part belle aux hybridités de l'artiste vaudoise Lucie Kohler. Viceversa

Plurilinguisme » En quête de nouveaux financements, la revue littéraire trilingue *Viceversa* est un formidable miroir de la Suisse qui écrit. Entretien avec sa directrice Ruth Gantert.

«Agir à un certain endroit avec sa propre langue, dans la conscience de toutes les autres langues.» Voilà, peut-être, qui résume la vocation d'écrire dans ce pays qui est un amalgame culturel, une symphonie concertante. Profession de foi littéraire signée de l'écrivaine zurichoise Annette Hug, que l'on trouve au cœur du nouveau numéro de *Viceversa* dont elle résume bien l'esprit.

Car s'il fallait un livre pour saisir la Suisse qui écrit, ce serait celui-ci, ou ceux qui l'ont précédé, ou ceux qui suivront – espérons. Au fil de ces pages, des entretiens avec l'insaisissable Corinne Desarzens, plume romande majeure, une plongée dans l'œuvre décentrée de Hug ou dans l'esthétique concise du poète tessinois Leopoldo Lonati, des inédits de Grisélidis Réal et des prometteurs Asa Hendry ou Isabel Garcia Gomez, le tout soigneusement édité, illustré, traduit. Oui, cette revue annuelle, déclinée en trois langues et éditions distinctes, complétée d'une précieuse plateforme numérique où l'actualité du livre se reflète de manière critique, est le lieu où nos littératures, posées les unes à côté des autres sur le confetti du territoire, enfin se rencontrent. Entretien avec sa rédactrice en chef Ruth Gantert, qui au début du mois vernissait ce dix-huitième numéro aux Journées littéraires de Soleure.

Comment est née la revue *Viceversa*?

Ruth Gantert: Elle provient d'une revue romande qui s'appelait *Feux croisés*, déjà

consacrée à la littérature suisse mais uniquement en français, ainsi que du site culturactif.ch. En 2007, *Viceversa* a vu le jour avec l'ambition de la décliner en trois langues et éditions afin de faire circuler, grâce à la traduction, nos diverses littératures.



«Ce dialogue me semble toujours aussi nécessaire»

Ruth Gantert

Est-ce à dire que la littérature suisse contemporaine manquait d'espaces de rencontre?

Oui, de tels espaces nous semblaient nécessaires pour éviter que chacun ne se tourne le dos, les Romands regardant vers la France, les Alémaniques vers l'Allemagne, les Tessinois vers l'Italie et les Romanches étant repliés sur eux-mêmes... Cette revue est d'ailleurs éditée par le Service de presse suisse, association créée pendant la Seconde Guerre mondiale pour tenter de maintenir la cohésion nationale à un moment où elle était profondément menacée. Aujourd'hui, ce dialogue me semble toujours aussi nécessaire.

Comment sont conçus les numéros?

Nous avons un comité de rédaction avec des antennes dans chaque région linguistique, et tentons à chaque fois de croiser les auteurs confirmés et émergents autour de différents thèmes, le présent numéro étant consacré au corps. Tous les contenus sont ensuite traduits, souvent confiés à de jeunes traducteurs, avant d'être publiés chez trois éditeurs suisses importants, Zoë pour le français, Casagrande pour l'italien et Rotpunktverlag pour l'allemand.

On sait la fragilité des revues, qui peinent parfois à s'imposer dans le champ littéraire. Quelle est la situation de *Viceversa* depuis le récent renouveau de l'OFC?

Habituellement, l'Office fédéral de la culture finançait presque la moitié de notre budget, soit 120 000 francs par an, le reste étant couvert par diverses fondations, tandis que Pro Helvetia prenait en charge les traductions. Or nous avons effectivement appris l'année passée que les modalités avaient changé du côté de l'OFC, la nouvelle ordonnance sur les langues excluant la littérature de son champ d'application... Nous cherchons des solutions mais la situation est délicate.

Quelles sont les perspectives?

Des discussions sont en cours avec Pro Helvetia, notamment sur la question du site internet, mais il n'est pas sûr que la revue sur papier puisse être sauvée. Nous en saurons plus d'ici à l'été. » THIERRY RABOUD

» *Viceversa* littérature, n° 18, De la tête aux pieds, Ed. Zoë, 184 pp.



JEUNESSE

CONCURRENCE DÉLOYALE

Enfants » Le restaurant du père de Tim est au bord de la faillite. S'il ferme, Tim et sa famille devront déménager et Tim ne verra plus Léa, son amoureuse. En cherchant à comprendre les causes de leurs malheurs, ils réalisent que des actes de malveillance et de mauvaises critiques font fuir les clients. Les deux jeunes décident d'enquêter et découvrent qui est à l'origine de leurs déboires. Mais ne sont-ils pas en train de se mettre en danger? Un roman policier rythmé, dernier titre en date d'une série à découvrir si ce n'est pas déjà fait, dans la collection légendaire de la littérature policière pour la jeunesse, *Souris Noire*, qui existe depuis 1986! Seul danger pour le lecteur? Avoir faim en refermant le roman! » CH

» Jean-Christophe Tixier, *Dix minutes sur le gril*, Ed. Syros, coll. Souris noire, 170 pp., dès 10 ans.



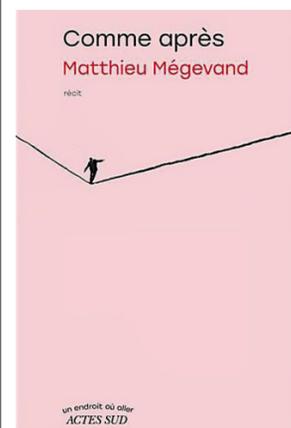
ENTENDRE CE QUI EST CACHÉ

Enfants » Henri Lajoie est peintre. Il passe ses journées dans la nature à dessiner le petit monde des bords de rivière. Mais voilà qu'un matin, une classe et son enseignant débarquent sur son territoire. Fasciné, Henri découvre Loon, une élève autiste, et comprend qu'elle perçoit le monde différemment. La rivière est une des rares choses qui l'apaisent. Comment aider les autres enfants à voir la richesse de cette différence et à apprivoiser un peu le monde de leur camarade? Un très bel hymne à la nature et surtout à ceux qui ne rentrent pas dans les cadres du monde neurotypique. Pour les enfants mais aussi les adultes. L'autrice est elle-même mère d'un fils autiste qui signe la postface du roman. » CH

» Kochka, *Le chant de Loon*, Ed. Flammarion Jeunesse, coll. Poche, 192 pp., dès 9 ans.



Adieu à la tempête



Récit » *Comme après*, septième livre de Matthieu Mégevand, conjugue deux refus apparemment contradictoires: celui d'oublier qu'il a failli mourir et celui de vivre dans la peur de la maladie. Dans un récit sur le fil du rasoir, le Genevois, auteur d'une trilogie sur la création artistique distinguée par trois prix littéraires, parcourt les

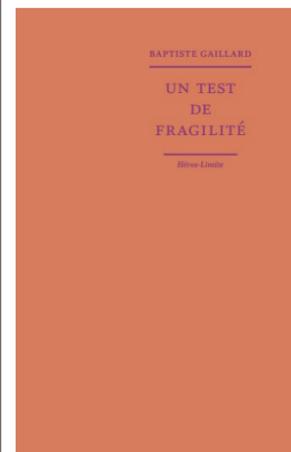
20 années écoulées depuis la découverte de son lymphome à l'âge de 21 ans. Avec une sincérité qui frôlerait la complaisance sans la concision de son écriture, l'auteur n'omet rien du séisme moral et physique qui suit la conscience d'avoir frôlé la mort.

Passant par différents états d'esprit: euphorique ou hypochondriaque, mystique ou sceptique, il a «pris un temps considérable à tenter de soigner, ou plutôt à tenter de cohabiter avec la large entaille que la maladie a laissée». Vers la fin de son récit (il a presque 40 ans), Mégevand s'alarme de maux de tête persistants; il se remémore alors les belles choses de la vie qu'il craint de perdre. Tout danger écarté, il décide: «Ces quelques mois de tempête (...), il faudra bien qu'un jour ou l'autre je consente à leur dire adieu.» Mission accomplie. »

GENEVÈVE BRIDEL

» Matthieu Mégevand, *Comme après*, Ed. Actes Sud, 160 pp.

La diagonale du flou



Poésie » D'aucuns écrivent pour raconter des histoires. Lui comme on forge, modèle, tisse, sculpte, façonne: geste d'artiste-artisan qui vise moins à redire le monde qu'à le rebâtir, moins à en scruter la trame humaine qu'à saisir les incessants phénomènes qu'elle dissimule, jeux de

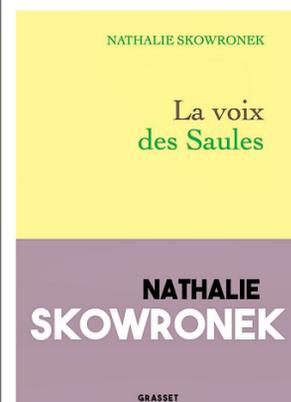
densités, métamorphoses. Et parfois, «une forme naît dans un fond nébuleux».

Ecrivain du processus, aux courts fragments toujours vides de personnages mais riches de respirations, le Fribourgeois établi à Genève Baptiste Gaillard prolonge avec *Un test de fragilité* son chantier poétique, quête expérimentale que venait saluer en 2018 un Prix suisse de littérature. Le matériau est ici le presque rien, «chapelet de buées», «formes cristallines» et «bruissements dans un vide miniature», parfois plus prosaïque, comme ce «vieux sticker à moitié arraché», éléments qui se mêlent en variations entêtantes et finissent par composer, comme de biais, un paysage de l'imperceptible, une constellation de l'amenuisement. Raconter? Sculptant le flou, c'est en plasticien que Baptiste Gaillard écrit. »

THIERRY RABOUD

» Baptiste Gaillard, *Un test de fragilité*, Ed. Héros-Limite, 70 pp.

Masques révélateurs



Récit » C'est sur un ton alerte que commence *La voix des Saules*, témoignage de l'expérience vécue par l'écrivaine Nathalie Skowronek dans le milieu psychiatrique. «Jusqu'à-là, je pensais que ce n'était pas bien pour moi», dit l'incipit, ouvrant le récit d'une femme qui sort hardiment de sa zone de confort. Tout clame que cette expérience était faite pour la

narratrice. Elle vit des surprises dont la vie a le secret, à commencer par les gens auxquels elle a affaire. Avec leurs galères, Josée, Mathias, Julia, Nour, Lina, Pierrot, Jimmy et Clémence sont les acteurs d'un jeu de masques révélateur.

Dans *La voix des Saules*, les mots sont des masques qui révèlent autant qu'ils cachent. Pertinente, l'auteure déroule le motif du masque au travers de la Noyée de la Seine, alias Resusci Anne, masque de plâtre familial et anonyme, comme des masques africains, qui disent la personnalité de ceux qui les portent. Si les personnages ont tombé leurs masques sociaux, ce sont eux qui, par leur franchise, travaillent la narratrice. Bouleversant dans sa seconde moitié, ce récit illustre la façon dont les échanges au sein d'un atelier d'écriture transfèrent ceux qui y assistent. »

DANIEL FATTORE

» Nathalie Skowronek, *La voix des Saules*, Ed. Grasset, 174 pp.